

sent même aux animaux, qu'elles vont jusqu'à mettre en fureur. » La conscience à son éveil ressemble au soleil à son lever, qui éclaire la plaine blanche l'hiver, verte au printemps, jaune l'été, mais ne crée ni la blancheur de la neige, ni la verdure des prés, ni l'or des épis ; tout cela existait déjà. Dans notre ignorance de ce monde de douleurs que nous portons au fond de nous-mêmes, nous cherchons souvent hors de nous des causes chimériques de tristesse. Le pessimisme est une sorte d'idiosyncrasie viscérale, le désordre de nos fonctions intérieures érigé en système d'explication universelle. Il y a dans l'organisme, dit Ampère, « des affections absolument dépourvues d'intuition » qu'il est impossible par conséquent de connaître et de décrire, « même de savoir qu'on les a quand on les a, comme un mélancolique, persuadé que sa tristesse vient des contrariétés qu'il éprouve, tandis qu'elle vient d'une affection sans intuition qui, par là se dérobe entièrement à sa connaissance ». Les deux psychologues sont d'accord¹ : affections non localisées, non rapportées à un objet, et affections sans intuitions, c'est tout un pour qui connaît leur langue psychologique. Ampère semble même aller plus loin que son ami : « Observez bien, dit-il ailleurs (1812), que dans mon langage *sensation* veut dire la partie non affective des modifications produites par les sens. Ce n'est qu'un abus

¹ On lit dans le *Journal intime* de Biran, à la date du 22 septembre 1814 : « J'ai vu la Société philosophique... Il s'est ouvert une discussion sur les fondements de la science et de la langue philosophique et d'abord sur le mot *perception*. M. Ampère a exposé notre doctrine commune sur le sentiment du *moi* et l'activité. Elle a été attaquée par MM. Cuvier et Royer-Collard, qui refusent absolument de reconnaître des sensations ou des impressions affectives sans *moi*, sans conscience. Comment, disent-ils, concevoir qu'il puisse y avoir des impressions senties sans un être sentant ? »

de mots qui a fait attacher au mot sensation des idées de peine et de plaisir. » Un médecin commettrait un abus de mots tout semblable s'il faisait consister la fracture d'un bras ou d'une jambe, non dans la lésion locale et circonscrite, mais dans la douleur qui en résulte. Ampère pousse le paradoxe plus loin encore : « Vous trouvez quelque chose de sensitif dans les émotions, désirs, craintes, terreurs, etc. Serait-ce que par hasard vous auriez lié à l'état sensitif l'idée de plaisir et de douleur ? » Ampère achève ainsi de doubler notre être ; il y a en nous un animal qui éprouve la douleur et ne la connaît pas, et un homme qui la connaît mais ne l'éprouve pas. Pour notre malheur l'homme sympathise si bien avec l'animal qu'il souffre de ses douleurs autant et plus que lui ! Il n'en est pas moins vrai que la sensation consciente, réfléchie, est un fait exclusivement humain où il est nécessaire que nos deux vies concourent. Il est simple, c'est-à-dire aveugle dans la vitalité ; double, c'est-à-dire conscient dans l'humanité, selon cette parole chère à Biran qu'il emprunte au traité *De morbis nervorum* de Boerhaave, *homo simplex in vitalitate, duplex in humanitate*. L'animal ne se met jamais hors de ses impressions pour les connaître et les juger. Cet inconscient mystérieux qui nous est annoncé d'Allemagne dans une sorte d'évangile psychologique, avec un ton de prophète et des allures de révélateur, se confond donc avec le sang qui circule dans nos veines et bat dans nos artères, avec le fluide nerveux qui sillonne l'organisme et semble s'accumuler dans la moelle, le cerveau et ces cerveaux secondaires qui sont les ganglions nerveux. C'est dans ces ganglions qu'il faut maintenant l'étudier.

Mais comment découvrir les sièges divers des impressions

affectives internes puisque la vie est un cercle, puisque tout conspire et sympathise et que le psychologue, comme le médecin en face d'une maladie, est exposé à prendre les symptômes pour le mal et le courant pour la source? Le sens intime est ici le jouet des illusions et des hallucinations, c'est un aveugle qui n'a même pas un bâton pour se guider, car il lui manque le toucher explorateur et l'effort musculaire qui est une sorte de toucher intérieur. Pourtant ce courant souterrain d'affections ignorées crée nos penchants, dirige nos pensées, incline nos volontés : c'est un destin pareil à celui dont les stoïciens disaient si justement qu'il guide quand on le suit et qu'il entraîne quand on lui résiste. On répète volontiers ces belles formules : *Mens agit molem, spiritus intus alit* ; mais il serait tout aussi juste de dire au nom de la science et en dépit de la poésie : *Mens agitur mole, spiritus intus alitur*. La liberté et la prévoyance de l'esprit ne sont que trop souvent contrariées et mises en défaut par les impulsions aveugles de l'organisme. Que de fois nous ressemblons à l'hémiplégique de Rey-Régis : nous ressentons des plaisirs et des douleurs, des joies et des tristesses, des élans et des abattements, des enthousiasmes et des désespérances que nous ne saurions rapporter raisonnablement à aucun objet réel ou même idéal et qui semblent tomber du ciel à moins qu'ils ne surgissent des profondeurs de l'organisme : tel ce malade, « lorsqu'il ne voyait pas l'objet extérieur qui excitait sa sensibilité locale, ne rapportait l'impression nulle part et en souffrait cruellement comme d'une douleur vague ou d'un malaise intérieur qui n'aurait point eu de siège particulier ». La vie de l'homme le plus sain est une hémiplégie de la conscience.

Ne peut-on essayer de percer ces ténèbres intérieures en marchant à la suite de Bordeu, de Grimaud et surtout de Bichat « dont la science, dit Biran, pleure encore la perte prématurée »? Il semble qu'on puisse circonscrire dans certains centres les affections du principe vital : il y a dans notre corps des cerveaux sans conscience, de véritables organes sensoriels sans communications avec le dehors et incapables de réfléchir ou, comme disait Cabanis, de *digérer* leurs impressions. Les ganglions nerveux de la région précordiale semblent réduits ou destinés à ce rôle. Montaigne disait qu'il n'est pas un organe qui souvent ne s'exerce contre notre volonté, et qu'ils ont chacun leurs passions propres qui les éveillent ou les endorment sans notre congé. Les ganglions dont nous parlons sont exactement dans le même cas et « il est probable que ce ne sont pas les mêmes organes, les mêmes centres nerveux qui sont en jeu ou qu'ils n'y sont pas du moins de la même manière dans ces impressions immédiates qui nous constituent habituellement ou alternativement mélancoliques ou gais, ardents ou froids, emportés ou calmes, courageux ou timides ». Appuyé sur cette double thèse à la fois psychologique et physiologique que « les impressions intérieures affectives se rapportent à plusieurs centres précordiaux à la fois » et que « les ganglions nerveux ou les centres précordiaux de la vie intérieure passive sont, pour les diverses affections inhérentes à cette vie, ce qu'est le centre cérébral unique pour les perceptions ou les mouvements volontaires », Biran démontre que nous ne pouvons percevoir ni le siège ni la cause originelle de ces impressions parce que ces ganglions sont par eux-mêmes insensibles et soustraits à l'influence de la volonté. Il incline à croire qu'il n'y a pas moins de diversité

entre ces ganglions qu'entre les sens externes. Puisqu'ils ont chacun leurs affections et même leurs passions, l'homme devient une colonie de vivants. De leurs conflits et de leur accord résulte le tempérament psychique, une sorte de physiologie intérieure qu'aucun miroir ne peut réfléchir mais qui se peint dans notre mode habituel de sentir et de penser.

Platon avait dit que chacun de nous est composé d'un homme, d'un lion et d'une hydre qu'il faut à la fois satisfaire pour vivre et dompter pour vivre heureux. Biran nous fait pour ainsi dire toucher du doigt les cent têtes de l'hydre. Mais, ce qui n'était qu'une métaphore pour les anciens, devient pour la science moderne une réalité : le corps est une colonie de cellules. Il faut citer entièrement le passage où Biran montre que ce n'est pas en étudiant les constellations, mais en sondant l'organisme, le cœur et les reins qu'on peut tirer en quelque sorte l'horoscope d'une existence humaine, suite de variations, on l'a dit, sur un thème donné : « Ce sont de telles dispositions, variables ou fixes, qui, associant toujours leurs produits inaperçus à l'exercice des sens imprègnent pour ainsi dire les objets et les images de certaines couleurs, de certaines modifications affectives qui semblent leur être propres et adhérentes. De là cette sorte de réfraction sensitive qui nous montre la nature extérieure, tantôt sous un aspect riant et gracieux, tantôt comme couverte d'un voile funèbre ; qui nous fait voir dans les mêmes êtres tantôt des objets d'espérance et d'amour, tantôt des sujets de méfiance et de crainte ; ainsi se trouve, dans des impressions cachées et sur lesquelles tout retour nous est interdit, la source de presque tout le bien ou le mal attaché aux divers instants de notre vie. Nous la portons en nous-mêmes, cette source des biens et des maux, et nous accusons

le sort, nous dressons des autels à l'aveugle et mobile fortune ! Qu'importe, en effet, que cette puissance secrète soit en nous ou hors de nous ? N'est-ce pas toujours le *fatum* qui nous poursuit, nous dirige et nous entraîne souvent à notre insu ? Osons le dire, Messieurs, et qui mieux que vous a le droit d'apprécier cette assertion, que d'autres jugeraient trop hardie peut-être ; il n'est point au pouvoir de la philosophie, de la raison et de la vertu même, toute puissante qu'elle est sur les volontés et sur les actes de l'homme de bien, de créer par elle-même aucune de ces affections heureuses qui rendent si doux le sentiment immédiat de l'existence, ni de changer ces dispositions funestes qui peuvent la rendre insupportable. S'il existait quelques moyens de produire de tels effets, ce serait dans votre art surtout, ce serait dans une médecine physique autant que morale qu'il faudrait les chercher, et celui qui aurait trouvé un secret aussi précieux, en agissant sur la source même de la sensibilité intérieure, devrait être considéré comme le premier bienfaiteur de l'espèce, le dispensateur du souverain bien, de la sagesse et de la vertu même, si l'on pouvait appeler vertueux celui qui serait toujours bon sans effort, puisqu'il serait toujours calme et heureux ¹. » Voilà précisément une de ces pages où la plénitude de sens et de style font regretter les périphrases, les paraphrases et les réticences dont Biran s'embarrassera plus tard quand il en reprendra le fond pour quelque ouvrage officiel ou de longue haleine. Jamais le mot de Descartes

¹ Cf. *Rapports du physique et du moral de l'homme*, 2^e partie, § 3. Biran a copié ce passage en le modifiant : au lieu de *réfraction sensitive* il écrit *réfraction morale*. Il diminue l'empire du *fatum* en le restreignant aux *modes variables et spontanés de la sensibilité*, etc.

— que s'il est quelque moyen de rendre communément les hommes plus heureux et plus vertueux, c'est à la médecine qu'il faut le demander — n'a reçu un plus éloquent commentaire.

A l'exemple de Cabanis, son maître, Biran attache une grande importance à ce qu'on pourrait appeler la psychologie du fœtus. Une foule de dispositions qui nous dominent pendant toute notre vie, prennent naissance dans cette période obscure qui a précédé la naissance. Il signale l'influence de l'imagination de la mère sur l'enfant qu'elle porte dans son sein, et il cite l'exemple de Jacques II qui ne pouvait voir une épée nue sans un tremblement involontaire parce que sa mère, Marie Stuart, avait éprouvé une violente émotion en voyant l'épée fatale prête à percer son amant. Ces faits sont connus et il serait inutile d'insister si Biran n'apportait pour son compte une idée originale : comme il n'y a pas d'action sans réaction, il faut admettre que réciproquement le nouvel être agit par les affections qui lui sont propres sur l'imagination de sa mère. De là peut-être ces envies bizarres qui ne s'expliqueraient nullement par ses habitudes et le cours ordinaire de ses idées : « Les impressions instinctives du fœtus agissant sourdement sur les centres précordiaux et par là sur l'imagination de la mère, font naître dans celle-ci des besoins inconnus, vagues et indéterminés qui lui suggèrent ainsi indirectement des goûts capricieux, des envies bizarres dont le hasard des circonstances ou les habitudes acquises de l'imagination se chargent d'indiquer ou de fournir l'objet. » Le cerveau du fœtus devient donc pour la mère une sorte de ganglion nerveux supplémentaire qui détermine un courant nouveau d'impressions vitales et d'idées. L'influence des affections du principe vital

est au maximum dans le sommeil où l'action de la volonté est suspendue et dans la folie où sa puissance est détruite. Il ne faut donc pas repousser avec scepticisme tout ce que l'on raconte des pressentiments et d'une sorte de divination extatique ; les lois de la vie s'harmonisent naturellement avec les lois physiques et il en résulte parfois des rencontres qui confondent notre science toujours courte par quelque endroit. Ces rencontres ne sont pas absolument l'effet du hasard : elles sont dues à une double série de causes externes et internes dont elles marquent en quelque sorte l'interférence dans le cours purement passif de nos deux vies.

IV

Il n'est d'ailleurs pas nécessaire d'insister sur le sommeil, les songes et le somnambulisme, puisque Biran a consacré à ce sujet un travail spécial édité par V. Cousin. Le sommeil est caractérisé par la suspension momentanée de la volonté et la prédominance consécutive de la vie affective dans la demi-conscience du rêve. C'est ici justement que se présente la plus redoutable objection que l'on puisse faire au système de Biran : Quels sont les rapports de la vie animale avec la volonté, et, si les affections inconscientes sont comme la matière dont l'effort ou le vouloir sont la forme, d'où la volonté surgit-elle au réveil ? comment réussit-elle à se distinguer de la vie purement animale et surtout à s'en séparer ? Le lien semble bien frêle qui unit la personnalité à l'animalité : on dit que le moi « sympathise »

avec les sensations; on l'installe à part au fond du sanctuaire psychologique; on l'appelle tantôt l'âme, tantôt la force hyperorganique; on se refuse absolument à admettre que nos sensations soient nôtres au même titre que nos volitions. Dans ce système l'âme est avant tout le premier moteur et la volonté pure: le lien qui l'unit au corps, c'est l'effort musculaire. Chose étrange! ce spiritualisme raffiné inspire des craintes sérieuses au collaborateur de Biran, à Ampère; il lui semble que les extrêmes se touchent et qu'il a les mêmes inconvénients et fait courir à la morale les mêmes dangers qu'un matérialisme avéré. Voici un fragment d'une lettre inédite et non datée d'Ampère, mais qui paraît être de la même époque que le *Mémoire sur les perceptions obscures*, où nous trouvons une appréciation très curieuse et fort inattendue du spiritualisme de son ami: « Une action ne peut être volontaire sans qu'on sache d'avance ce qui en résultera d'après l'expérience acquise, sans avoir un désir quelconque de cette chose, sans y avoir trouvé du plaisir quand on en a eu l'intuition. En un mot, le système de modifications qui nous est commun avec les animaux est une condition *sine qua non* de tout ce qui ajoute les facultés plus élevées de l'homme, la réflexion, la volonté libre, en travaillant sur les éléments que ce premier système leur fournit, dès que vous l'admettez parce que vous avez compris que sans lui tout est inexplicable, commencez donc par montrer comment il sert de cause occasionnelle mais nécessaire au déploiement de l'activité et de l'intelligence.

« Ce qu'il y a d'important pour la morale, c'est de démontrer l'existence du noumène *hypothétique* que nous appelons âme, de faire voir que, quoiqu'il ne puisse sentir dans l'ordre

actuel sans un système nerveux, ni avoir la conscience de son existence sans agir par ce système sur un système musculaire, il existe avant de sentir et de se connaître, afin qu'on puisse en concevoir l'existence quand, n'ayant plus de corps à mouvoir, il ne pourra plus faire d'effort. Un des meilleurs moyens pour y parvenir est de faire voir que ce noumène sent avant de se connaître. En disant: pour se connaître il faut agir, et agir avec un dessein prédéterminé, on voit sa causalité dans la ressemblance des suites de l'action avec ce qu'on voulait faire. Sans cette ressemblance, point de causalité; sans causalité l'effort ne serait qu'une simple sensation qui n'apprendrait rien. Or, pour agir il faut avoir senti, avoir joui ou souffert pour être susceptible de préférence; donc, etc.

« Partez de là, mon cher ami, que si vous vouliez détruire par des théories métaphysiques celle de l'immortalité de l'âme, vous ne pourriez rien trouver de plus propre à ce dessein que d'établir que l'âme n'existe que quand elle fait effort. Cela s'appellerait prouver la cessation d'existence de l'âme, à moins de recourir à la métempsycose ou à des hypothèses à la Bonnet. En attendant, l'immortalité devenant une chose dont votre système, bien loin de prouver la nécessité, ne pourrait admettre la vérité que comme une superfétation difficile à pouvoir concilier avec le reste du système, je ne vois pas ce que vous gagneriez à établir celui-ci, non qu'il ne puisse être vrai, mais du moins, en voyant cette tendance fâcheuse, ne devons-nous pas y tenir par cet amour pour certaines opinions qui nous prévient en leur faveur. L'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme, ne seront jamais que des hypothèses explicatives, de même que l'astronomie, la chimie, etc. Je les regarde en conséquence,

ces hypothèses, comme la partie utile de la métaphysique, et plus on les emploiera, on les discutera, on s'attachera à prouver qu'elles sont pour tous le type de la vérité, plus on réconciliera la psychologie avec la morale et les sciences, plus on la rendra utile. »

Biran a bien saisi la difficulté, mais dans le mémoire qui nous occupe il glisse sans appuyer ; il déclare simplement qu'il n'y a aucune action possible de la volonté sur ces affections sympathiques qui résultent tantôt de la réaction du principe de la vie contre les forces physiques, tantôt d'une sorte d'émulation réciproque qui met les forces vitales en harmonie les unes avec les autres, tantôt enfin d'une imitation véritable qui monte un organisme à l'unisson d'un organisme similaire ; mais il se contente trop aisément quand il affirme qu'il y a « une autre sorte de liaison et de relation intime où réside le lien des deux natures qui peuvent s'agrandir et se perfectionner l'une par l'autre ». La question métaphysique n'est pas même effleurée, mais, en revanche, le problème psychologique est posé et résolu avec une netteté surprenante. Ce problème des rapports des affections avec la volonté a reçu récemment un nom qui promptement est devenu populaire : c'est le problème des suggestions mentales. Voyons comment notre psychologue le résout.

Cabanis avait soutenu que la sympathie morale dérive de ce besoin permanent qu'éprouve de bonne heure chaque individu d'agir sur les volontés de ses semblables et de les associer à la sienne propre. De ce besoin tout instinctif, sorte de lutte inconsciente pour la vie et l'accroissement de la vie, serait issu un sentiment réfléchi, une sociabilité consentie qui deviendrait le mobile de toute notre conduite et de tous nos rapports moraux avec les êtres de notre espèce. Qu'il y

ait du vrai dans cette analyse, Biran ne le nie pas, mais il trouve un fâcheux abus de mots dans l'emploi du terme volonté pour désigner ce qui est précisément le contraire et l'antipode de la volonté. Agir sur une volonté étrangère, que serait-ce ? rien moins que s'approprier un *moi* étranger, puisque le *moi* est tout entier dans la puissance de vouloir et d'agir. Vouloir en autrui, vouloir pour autrui, quelle étrange conception et quelle métamorphose de moi-même en autrui plus merveilleuse que toutes les métamorphoses de la fable ! Suggérer un acte ne peut donc être une opération magique consistant à s'emparer de la volonté libre et *sui juris* de son semblable : elle est inviolable et ne peut pas plus être annihilée par une opération purement humaine qu'une montagne ou un grain de sable. Elle n'est pas une apparence mais un être véritable et peut-être hyperphysique et hyperorganique. Pourtant la suggestion est un fait indubitable et il faut l'expliquer.

L'explication se trouve précisément dans la réalité de ces affections obscures de l'organisme ou, si l'on veut, de ce principe de vie que les anciens appelaient l'âme sensitive. Il y a des « despotes de nature » qui, forts du sentiment énergique « d'une grande force radicale ou de tempérament », dédaignent tous les moyens indirects d'agir sur leurs semblables : ce n'est nullement par les idées ou la supériorité intellectuelle, encore moins par l'amour ou la richesse généreuse du cœur qu'ils subjuguent les autres hommes ; mais ils les fascinent et les maîtrisent, les font concourir en esclaves à leur volonté ou en instruments dociles à leurs caprices sans rallier les intelligences ni s'associer les cœurs. C'est l'animal qui parle à l'animal et le jette à ses pieds par la force non du poignet mais d'une vie intense et débordante.

dante : c'est à proprement parler un métier de dompteur. Par le cœur et par l'esprit, l'homme peut régner et dominer ; les êtres les plus faibles et les plus délicats, la femme, l'enfant, reprennent leurs avantages : par le tempérament on ne règne ni ne domine, on subjugue et on enchaîne. Dans tout tyran il y a donc une sorte de dompteur. Le sous-préfet de Bergerac s'émancipe singulièrement en petit comité et certaines phrases font déjà pressentir le député courageux qui, quelques années plus tard, osera parler quand tout le monde se taisait et signera avec Lainé l'adresse *des Cinq* : « C'est là, dit-il, la manière des tyrans dont la volonté fait la loi suprême, qui commandent une obéissance passive et prompte, devant qui les genoux fléchissent machinalement lorsque le cœur se tait et se révolte, dont tous les ordres sont exécutés à la lettre sans que l'esprit et la volonté aient part à l'exécution. C'est ainsi surtout que la force du despotisme devient abrutissante et détruit toute la moralité des actions humaines. »

Le magnétiseur, on l'entrevoit, n'agit ni par sa volonté ni sur une volonté, et la suggestion n'est, dans aucun cas, un transfert de volonté et par suite la suppression du libre arbitre d'autrui. C'est un cas particulier de l'action de notre âme sur notre corps, et ce cas n'est ni plus ni moins extraordinaire que les autres : qu'il y ait mystère, on n'en disconvient pas, mais du moins n'y a-t-il pas, si la théorie biranienne est vraie, miracle ou interversion des rapports naturels de la vie à la pensée. Le phénomène de la suggestion est une extension parfaitement naturelle du phénomène vulgaire d'auto-suggestion : un désir vif et soutenu, une imagination frappée et fortement préoccupée excitent la passion chez l'orateur et chez l'acteur dramatique, et cette passion tra-

duite en gestes expressifs, en accents inspirés, passe dans la foule et la remue ; voilà les deux phénomènes réunis, l'auto-suggestion et la suggestion. Mais de même que ma volonté n'a aucun pouvoir direct sur mes affections immédiates, de même et à plus forte raison n'a-t-elle aucun pouvoir efficace sur l'organisme étranger. Tous les êtres organisés tendent à vibrer à l'unisson et à s'unir par leurs côtés homologues ; mais quand deux organisations vivantes s'imitent et répètent les impressions et les mouvements les unes des autres, chacune demeure en elle-même ce qu'elle était : seulement les signes expressifs sont immédiatement reconnus de tous chez l'acteur et l'orateur, tandis qu'ils sont obscurs chez l'hypnotiseur ou le magnétiseur et que le patient seul, grâce à une acuité merveilleuse de ses sens, à une hyperesthésie totale ou locale de sa sensibilité, les reconnaît et les subit. Les passes du magnétiseur, les multiples procédés de l'hypnotiseur, ont donc pour effet d'orienter ou de concentrer la sensibilité interne du sujet, et il n'y a qu'une différence de degré dans cette orientation ou concentration, entre les *sujets* de M. Charcot et le spectateur naïf qui croit que *c'est arrivé* et veut se précipiter sur la scène pour arrêter le bras du traître ou pour crier à la victime que la coupe est empoisonnée. Bref, le phénomène se passe tout entier entre deux organismes : il n'y a pas d'action d'âme à âme ou de volonté à volonté.

L'acte de volonté qui consiste à arrêter un mouvement commencé dans l'organisme, l'acte d'inhibition, comme on l'appelle aujourd'hui, est cent fois plus étonnant que tous les mystères de l'hypnotisme et des suggestions, car dans ceux-ci l'analyse ne trouve en fin de compte que l'action réciproque de deux forces homogènes, tandis qu'elle découvre

dans le premier l'action réciproque de deux forces hétérogènes, une volonté consciente et des affections vitales inconscientes. Y a-t-il en outre un sens particulier, magnétique ou électrique, comme celui qui dirige, dit-on, les pigeons voyageurs, qui s'éveillerait sous certaines influences et distinguerait des signes qui échappent à nos sens et même à notre imagination. Cette hypothèse, qui n'a rien d'absurde en elle-même, ne serait légitime que si l'on était parfaitement sûr d'avoir épuisé l'analyse des impressions sensorielles et ganglionnaires. Nos sens internes ne sont jamais endormis simultanément et ces foyers de sensibilité peuvent, dans l'isolement et le silence, acquérir une lucidité extraordinaire. L'hypnotiseur connaît ou plutôt possède l'art de les éveiller et de les endormir à son gré et de jouer de l'organisme comme d'un instrument dont le clavier n'a plus de secrets pour lui. Biran démontre supérieurement que le pouvoir du magnétiseur expire au seuil de la conscience et de la volonté : toutefois sa puissance est assez grande pour prévenir la conscience et circonvenir la volonté en modifiant l'atmosphère vitale du sujet aussi sûrement que s'il versait une liqueur stupéfiante, un poison subtil et énevant dans son breuvage. C'est, en dernière analyse, une usurpation, une tyrannie, un attentat à la liberté d'autrui, et le consentement même de son sujet n'est pas plus une justification que le *ruere in servitium* de l'historien ne justifie l'esclavage. S'attaquer à son corps c'est s'en prendre à son libre arbitre qui doit être sacré pour tous à titre de fin en soi, comme dirait Kant, et ne doit jamais devenir un moyen pour une autre fin, cette autre fin fût-elle la réputation ou les intérêts de la science.

Tel est ce *Mémoire sur les perceptions obscures* où se

mêlent les fines observations, les vues ingénieuses et les suppositions discutables. Notre but était de le faire connaître, non de le critiquer ou d'engager une polémique avec Biran au nom de la psychologie contemporaine. Peut-être trouvera-t-on qu'il abuse de son principe vital et qu'en excluant l'animisme il complique singulièrement le problème. S'il ne transporte pas la physiologie dans la métaphysique, il a peut-être le tort d'en faire parfois une sorte de métaphysique expérimentale. Qu'on n'oublie pas la date de ce *Mémoire* et l'on sera forcé de convenir qu'en pressentant les recherches contemporaines de la psychophysique, qu'en faisant de l'organisme un système de points vivants et une hiérarchie d'êtres sentants avant les théories cellulaires, qu'en esquissant une théorie générale du magnétisme et des suggestions avant l'école de la Salpêtrière, il a singulièrement devancé son époque et s'est incontestablement placé à la tête de la psychologie expérimentale dans notre pays. Il a eu le mérite rare de ne point exagérer sa propre thèse et d'éviter les excès des assembleurs de nuages qui ont pensé discréditer la théorie des faits inconscients. A lui seul il eut la gloire d'accomplir une révolution que l'école éclectique, Jouffroy en tête, a eu le grand tort historique d'entraver : il a uni indissolublement la psychologie à la médecine et à la pédagogie. Ajoutons qu'à ses yeux l'association n'était pas une abdication et qu'il était fermement persuadé que deux sciences peuvent trouver de grands avantages à s'entendre et des inconvénients non moins grands à se confondre. On ne s'étonnera donc pas qu'en 1823, reprenant une partie des idées du *Mémoire* de 1807, il ait commencé son travail par cette déclaration significative qu'il n'est pas hors de propos de rappeler à nos contemporains : « Newton disait : O phy-